

De la lecture de la nouvelle française

René Godenne

*En somme, la nouvelle française semble
avoir du mal à trouver ses lecteurs.
Et c'est là que se situe le paradoxe: elle
n'a aucun mal à trouver ses auteurs.*

Michel Arrivé, 1990

Partant de l'idée que tout texte écrit est destiné à être reçu et lu dans le temps de sa parution (l'auteur qui soutient le contraire est un gros menteur), qu'il soit célébré ou rejeté (rien de plus terrible de voir son texte passé inaperçu, c'est-à-dire réaliser qu'on n'a pas de lecteur)¹, il m'a semblé le moment propice, en réponse à l'attente de ce volume, de délaissier un temps mes chères bibliographies de la nouvelle française, pour m'interroger sur l'acte de lire ce texte narratif désigné par le terme de «nouvelle», qui renvoie généralement à un texte court, destiné à être, à quelques exceptions près, intégré dans un ensemble d'autres textes similaires². Dans

¹ Voir, dans une Foire du Livre, le public passer sans s'arrêter à la table d'un écrivain est toujours édifiant. Que de mauvais auteurs aient beaucoup de lecteurs, que de bons auteurs en aient si peu relève d'un autre sujet de réflexion.

² Quand on aborde la question de la nouvelle française, deux positions – en schématisant – s'affrontent. C'est depuis le XVII^e siècle et jusqu'à nos jours la tendance à estimer possible de dégager les éléments fiables d'une définition à partir d'une comparaison avec le roman, le conte, une définition cependant sur laquelle l'unanimité ne s'est jamais rencontrée, tant la terminologie pose problème, tant la diversité des textes est grande, autant d'obstacles à l'établissement d'une sorte de forme canonique unique. D'autre part, c'est la tendance à contester absolument toute velléité de définition parce qu'on rejette la notion même de nouvelle, soit celle de « genre » narratif propre (attitude qui culmine à la fin du XX^e siècle, où l'on est arrivé à nier l'existence d'un genre, à refuser qui plus est la notion de nouvelle au profit de celles du bref, de la fiction brève, du fragment entre autres). L'historien de la nouvelle que je suis ne peut évidemment souscrire qu'à la première.

un premier temps, j'aborderai la question de la lecture «professionnelle», soit chez ceux, journalistes, critiques, historiens, exégètes, qui sont censés témoigner sur ce qui s'écrit. Dans un second temps, à une époque, la nôtre, où il appert que la nouvelle est plus un sujet d'études qu'un objet de lecture (la nouvelle n'est pas lue ! tel est l'argument massue asséné par les éditeurs qui se dédouanent ainsi pour refuser sa publication), j'examinerai les raisons qui poussent le plus grand nombre à fuir la nouvelle (et en corollaire, à ne pas l'acheter: la chose est d'importance).

D'une lecture «professionnelle»

- *La lecture journalistique.* Ce n'est certainement pas dans les pages littéraires actuelles de la grande presse qu'il faut chercher l'incitation à la lecture de la nouvelle. L'information, à propos des sorties, nouveautés, rééditions, collections, anthologies, éditions critiques, est partielle, sélective (sont privilégiés les produits des grandes maisons d'édition ou les textes de noms à la mode), ravalée au rang de notules, erronée³, au pire absente. Mais ce n'est là que le reflet d'un état de fait: tenue pour un genre secondaire, la nouvelle n'est l'objet d'aucune considération. Seules quelques revues lui consacrent la première place, mais elles restent trop confidentielles pour avoir le moindre impact. De temps à autre, quelque chose se passe. Comme avec ce Festival de la Nouvelle à Saint-Quentin dans le Nord de la France qui fit un certain bruit à la fin du XX^e siècle et qui amena la presse à parler davantage de la nouvelle, mais comme ce Festival s'avéra un échec les choses reprirent leur cours normal. Noyée sous les services de presse (ceux qu'on déniche pour peu dans les bacs des librairies d'occasion, souvent avec leur dédicace, leur lettre d'accompagnement...), la critique journalistique se trouve confrontée elle-même à un problème de lecture, qu'elle n'a pas avec le roman. Problème qu'on ne se décide pas à résoudre, comme l'avait déjà constaté non sans humour Marcel Aymé en 1950: "A la différence du roman, le recueil de nouvelles n'est jamais conçu en vue de la prière

³ J'ai en souvenir cette bourde d'un journaliste littéraire du *Vif. L'Express*, qui, dans son compte rendu de mon anthologie *Nouvelles des siècles. 44 histoires du XIX^e siècle*, Omnibus, 2000) avait écrit : « Connaissez-vous François Picaud ? Non sans doute [...] Parce qu'il a écrit rien moins que l'ébauche du « Comte de Monte-Cristo », alors que le nom désigne le protagoniste de *François Picaud, histoire contemporaine* d'un certain Alexandre Dumas...

d'insérer. Chacune des pièces détachées qui le composent correspond à l'idée, à l'humeur d'un moment, et il n'est pas possible de trousseur à l'usage des critiques un très bref et très substantiel résumé, qui le dispenserait de lire le volume" (Prière d'insérer à *En arrière, nouvelles*)⁴.

- *La lecture des historiens de la littérature*. Ce n'est pas non plus dans les histoires contemporaines de la littérature ou autres manuels destinés à l'enseignement qu'on découvrira matière à lire la nouvelle. La nouvelle y est à peine traitée dans le meilleur des cas (au pire à nouveau: pas du tout), n'est le propos d'aucun chapitre détaillé, se voit repoussée en corollaire aux pages consacrées au roman, avec comme seuls titres mentionnés ceux d'écrivains demeurés célèbres ou à la mode. Rien n'est restitué des mille et une facettes d'une pratique littéraire choisie pourtant par des auteurs. Un exemple: alors que la lecture de plusieurs nouvelles du XVII^e siècle, qui avaient sombré dans l'oubli, est à présent rendue possible par la réédition ou la mise en place d'anthologies, les historiens de la littérature classique restent désespérément muets sur leur contenu. Mon article, en 1993, "De la (très) mauvaise place de la nouvelle française dans les histoires et manuels de littérature⁵" est toujours d'actualité.

Que ce soit dans la presse ou dans les ouvrages sur la littérature, tout se passe presque comme si, à notre époque, la lecture de la nouvelle n'avait pas à être faite (une chose est sûre: critiques et historiens ne sont pas de grands lecteurs de nouvelles). Face à un tel régime de désinformation, comment un lecteur pourrait-il être incité à ouvrir un volume de nouvelles? En outre, alors que le lecteur de romans a en tête une continuité historique (il connaît le nom des grands romanciers, le titre des grandes œuvres; il sait qu'il ne lit plus du Balzac, il sait qu'il lit un roman psychologique à la française...), le lecteur de nouvelles n'a pas cette chance: il a trop peu de points de repère (si ce n'est l'exemple Maupassant), pour s'y retrouver dans ce qui lui est proposé, pour opérer un choix.

Se fondant eux sur un examen attentif des textes, deux autres types de lecture «professionnelle», contemporaine également, ne sont pas pour autant une meilleure incitation à une lecture de la nouvelle française (je n'envisage dans ce premier temps que la tendance dominante: il y a d'heureuses exceptions).

⁴ Paris, Gallimard, novembre 1950 Paris, Gallimard, novembre 1950.

⁵ Voir mes *Etudes sur la nouvelle française*, Paris, Champion, 1993, p. 237-247.

- *La lecture des théoriciens*. Comme elle ne privilégie qu'un corpus de quelques textes, tirés quasiment du XIX^e siècle, comme elle accorde la part belle à l'analyse des exemples étrangers, élevés l'un et l'autre au rang de modèles, concentrant sur eux toute la réflexion, elle devient une lecture trop réductrice. Par méconnaissance (il faut le dire), sans compter cette attitude désolante de snober sa propre littérature, elle ferme la porte à la lecture d'autres textes du XX^e siècle notamment qui (il faut le savoir) élargiraient, enrichiraient la réflexion.

- *La lecture des exégètes de la nouvelle*. Qu'il s'agisse d'études sur un nouvelliste ou sur une période déterminée, elle replace rarement les ouvrages dans une perspective historique (comme les théoriciens d'ailleurs), ce qui conduit à des positions excessives (on surestime son auteur), voire faussées (on ne tient pas compte de l'environnement ou de cette perspective).

- *Et la lecture des auteurs* ? Les deux enquêtes que j'ai menées auprès d'eux⁶, la fréquentation de nouvellistes du XX^e siècle m'ont convaincu que, sauf dans le chef de certains (Marcel Arland, Pierre Gripari, Christine Baroche), la majorité d'entre eux ne sont pas non plus de grands lecteurs de nouvelles ! Il est vrai que, dans ce cas, comme se gaussait Jules Renard: "Les auteurs ne lisent pas les livres de leurs confrères. Ils les surveillent".

D'une lecture d'amateur

C'est un fait avéré que le lecteur qui lit par plaisir (l'heureux homme !), celui qui achète un livre en librairie, celui qui l'emprunte en bibliothèque choisira toujours sans la moindre hésitation un roman plutôt qu'un recueil de nouvelles. C'est qu'il préfère s'aventurer, pour s'y perdre, dans les méandres d'une histoire, chargée d'événements, d'intrigues, de personnages auxquels il s'attache, qui se développe en continu, qui l'installe, une fois « accroché » par le sujet, dans une durée des heures entières. Par comparaison, le recueil de nouvelles ne peut que le rebuter, confronté qu'il est à un ensemble hétéroclite de textes indépendants les uns des autres, de surcroît de nature diverse (le nombre moyen ira de la dizaine à la trentaine), qui s'arrêtent après quelques pages, voire quelques lignes, comme, exemple extrême, dans ces recueils d'un Jacques Sternberg avec

⁶ Voir 1989, 1992 (Genève, Droz).

ses 112, 142, 188, 142 textes⁷, ce qui empêche toute adhésion à une durée et à une identification aux personnages (à peine a-t-on commencé à s'intéresser à eux qu'il faut les abandonner). Pas de doute, le recueil de nouvelles donne la désagréable impression d'avoir affaire à quelque chose d'incomplet, d'inachevé, d'inabouti, qui laissera insatisfait.

Les défenseurs de la nouvelle – hélas ! Ils ne convainquent que les convaincus – ont beau combattre ces idées, elles sont devenues de tels a priori que l'on peut assurer qu'il y a moins en France de lecteurs de nouvelles que d'auteurs de nouvelles. "Tout le monde aime les nouvelles sauf le public" a pu écrire Roger Grenier. Si des recueils de nouvelles d'écrivains confirmés de la fin du XX^e siècle, Michel Tournier, J.M.G. Le Clézio, Tahar Ben Jelloun, ont autant de lecteurs qu'avec leurs romans, ils le doivent d'abord à leur notoriété, c'est le *dernier* Le Clézio par exemple qu'on achète d'abord (mais le lit-on vraiment en sachant tout ce qui vient d'être dit ? on aimerait savoir).

Toute une série d'arguments sont parfois invoqués pour plaider la cause de la lecture de la nouvelle. En raison de la brièveté des textes, ce serait comme une lecture idéale:

- pour les gens pressés que nous sommes, qui vivons une époque stressante, n'offrant que de rares moments de détente – argument déjà avancé dans un texte de ...1833;⁸
- pour les déplacements en train, en métro: occuper le temps entre deux gares, entre deux stations;
- pour l'été et les vacances à la plage;
- pour agrémenter, par une lecture à haute voix, une réunion littéraire (un débat sur la nouvelle: oui, il y en a !), un accompagnement à un colloque sur la nouvelle, en illustration à un Atelier d'écriture;
- pour un lecteur choisi, qui ne souhaite aller qu'à l'essentiel.

⁷ Voir mon article "Jacques Sternberg nouvelliste", *Nouvelles et nouvellistes belges. Essai d'encyclopédie critique*, Louvain-la-Neuve, Academia Bruylant, 2003, p. 368-384.

⁸ Préface au *Conteur, recueil de contes de tous les temps et de tous les pays*, Paris, Charpentier, p. 9-14.

Force est de constater qu'aucun argument ne tient la route.

Comment imaginer pourvoir se détresser à partir d'une lecture qui ne suscite aucune envie? Les moments de détente ont nom M. Higgins Clark, P.D. James, R. Rendell, Max Gallo, Michel Peyramaure, Georges Simenon, Bernard Werber ... Au cours de mes déplacements, je n'ai jamais vu personne lire un recueil de nouvelles dans le train ou le métro. Associer la lecture de la nouvelle à un produit de consommation estivale est calamiteux: c'est renforcer l'idée que la nouvelle ne vaut pas la peine d'être lue aux autres périodes de l'année. A l'inverse la présenter comme un produit réservé à un lecteur rare c'est lui conférer un cachet élitiste, qu'elle n'a pas, l'argument se retournant de belle façon contre elle. Quant à la lecture à haute voix prisee par certains, elle me paraît reposer sur une illusion: faire croire que le texte dit passera mieux que le texte écrit. Ce qui n'est rien moins de sûr. Mon expérience m'a prouvé le contraire: à moins qu'il s'agisse de nouvelles fondées sur un élément anecdotique fort qui captive l'attention jusqu'à la fin de l'histoire, pareille lecture se révèle vite une épreuve à supporter.

C'est par le subterfuge que des directeurs de revues de nouvelles ou des éditeurs pensent avoir trouvé la parade pour amener les lecteurs à la nouvelle. Les premiers privilégient de plus en plus les numéros à thème, espérant par là tourner la difficulté à faire lire un ensemble disparate de textes (le seul numéro de la revue *Nouvelles Nouvelles* à s'être mieux vendu fut en 1998, celui intitulé *L'Erotisme vu par douze femmes* – il est vrai qu'avec un tel titre...).

Les seconds remplacent sans vergogne, sur la page de couverture d'un recueil, l'étiquette de «nouvelle» par celle de «roman». Pas sûr que ce soit la meilleure façon de procéder, car c'est bel et bien tromper le lecteur, qui ne se fera pas attraper deux fois de suite.

La cause de la lecture de la nouvelle ne passe pas par là.

A mon sens, il faudrait plutôt attirer l'attention sur le fait qu'on se trompe de lecture en lisant un recueil de nouvelles comme un roman, puisque ce sont deux ensembles narratifs opposés – à la limite le roman demande *une* lecture, tandis que le recueil réclame *des* lectures.

Et dès lors de proposer une sorte de mode d'emploi:

- au risque de tout fausser dès le départ il faut avoir à l'esprit que le recueil ne réclame pas le même rythme de lecture que le roman, on n'ouvre pas un roman comme un recueil;

- il n'est pas nécessaire de lire les nouvelles dans l'ordre, se reporter en premier à la table des matières pour élire un titre plutôt qu'un autre;
- il n'est pas nécessaire de lire le recueil entier en continu, accepter l'idée d'étaler la lecture (Pierre Vilbreau, en 1986, recommandait de lire un texte de ses vingt-huit *Petites nouvelles du monde entier* chaque jour pendant quatre semaines);
- il n'y a aucune obligation à tout lire: on peut sauter une nouvelle qui n'accroche pas;
- il faut accepter la diversité dimensionnelle ou de sujet avec cette succession de textes longs ou courts, graves ou plaisants;
- il faut savoir qu'il existe plusieurs formes de nouvelles, donc qu'on ne lit pas de la même façon une nouvelle qui raconte une histoire et une autre qui est la seule évocation d'un instant de vie;
- il faut prendre le temps de s'arrêter après chaque texte: les nouvelles ne sont pas des chapitres;
- il faut apprendre à prolonger sa lecture, à «rêver» à ce qui vient d'être dit, à goûter la finale quand il s'agit d'une nouvelle à chute;
- il faut savoir qu'il existe plusieurs types de recueils: un recueil-réunion de textes épars, un recueil thématique, un recueil où les textes forment davantage un ensemble.

Mais quel serait donc le lecteur type de nouvelles? Plus qu'un lecteur qui suivrait les recommandations de ce mode d'emploi, tout simplement un lecteur qui... s'ennuie à la longueur, qui en viendrait à lire plus de nouvelles que des romans parce que, comme l'écrivait F.S. Fitzgerald, "La nouvelle s'articule autour de moments si grands et si bouleversants qu'il semble que quiconque ne les ait jamais saisis".

D'une lecture à vouloir

On aura beau dire que le lecteur français se voit empêcher de lire la nouvelle, priver de textes (par l'absence de promotion en collection

de poche notamment), inciter à se tourner vers les recueils étrangers ou les recueils du XIX^e siècle au détriment des recueils du XX^e siècle, on aura beau déplorer qu'il n'aime pas lire un recueil sur la foi d'a priori ou de malentendus, on pourra proposer des «aides à la lecture», rien n'y fera. Parce que le nœud du problème tient à un seul mot: Nouvelle ! Le Français *ne veut pas de la nouvelle*. Et on ne comprend pas... Car, c'est le paradoxe, il n'est pas vrai d'avancer que le Français est si rebelle au court: les exemples commerciaux des *Histoires* de Pierre Bellemare jadis, les plaquettes romanesques de la fin du XX^e siècle des Philippe Delerm ou autres Christian Bobin, qui rencontrent un beau succès commercial, les recueils de contes de toutes sortes prouvent le contraire.